

Max Richard, Images et travaux de Lausanne (Janvier 1950)

Légende: En janvier 1950, Max Richard, rédacteur en chef du mensuel français Fédération retrace le déroulement de la conférence européenne de la culture organisée à Lausanne en décembre 1949 et donne un aperçu des principaux débats qui s'y déroulèrent.

Source: Fédération. Revue de l'ordre vivant. dir. de publ. Richard, Max. Janvier 1950, n° 60. Paris: Imprimerie de la Seine. "Images et travaux de Lausanne", auteur:Richard, Max , p. 13-18.

Copyright: (c) Fédération

URL: http://www.cvce.eu/obj/max_richard_images_et_travaux_de_lausanne_janvier_1950-fr-9b735a5d-34d2-4070-9023-724373cdba9c.html

Date de dernière mise à jour: 02/12/2013

Images et travaux de Lausanne

Max Richard

La Conférence européenne de la culture, qui vient d'avoir lieu à Lausanne du 8 au 12 décembre dernier, s'inscrit dans un ensemble qu'il importe de rappeler brièvement.

Trois résolutions sortirent des débats du Congrès de l'Europe à La Haye, en mai 1948 ⁽¹⁾:

- une résolution politique, qui servit de base à l'élaboration d'un mémorandum soumis aux gouvernements occidentaux. On sait la suite, et les premiers pas du Conseil de l'Europe.
- une résolution économique et sociale, dont la partie économique fournit la substance des travaux de la Conférence économique de Westminster (avril 1949), tandis que la partie sociale sera traitée dans le courant de cette année, vraisemblablement à Rome. ⁽²⁾
- une résolution culturelle enfin, qui recommandait notamment la création d'un *Centre européen de la culture*.

La section culturelle internationale du Mouvement européen, que préside M. Salvador de Madariaga, ouvrit à Genève, en février 1949, un Bureau d'études chargé de préparer l'œuvre du Centre et d'assumer dès alors certaines de ses fonctions.

On sait que la direction de ce Bureau d'études a été confiée à notre ami Denis de Rougemont, tandis que notre ami Raymond Silva en assurait le Secrétariat général.

Les fédéralistes étaient donc bien placés dans le domaine culturel. Le résultat, on a pu le voir à Lausanne lors de cette Conférence européenne de la culture organisée par le Bureau d'études grâce à des efforts inlassables, et heureusement payés de succès : si nous y entendîmes beaucoup de discours, trop peut-être — mais certains de première valeur ⁽³⁾ —, il y eut peu de débats « en l'air ». La volonté d'aboutir à des mesures concrètes fut générale ; des textes précis en font foi.

Lausanne et la vie de l'esprit

Dans son allocution à la séance d'ouverture, au théâtre municipal, M. Alessandro Casati, président de la commission culturelle de l'Assemblée de Strasbourg, nous invita à prendre conseil de la cité qui nous accueillait. Il n'avait pas tort : la culture ne peut être dissociée de la civilisation, des traditions sociales et spirituelles, d'un sol et d'un climat.

On connaît surtout de Lausanne les palaces et les plaisirs cosmopolites. C'est oublier trop vite que les trois collines qui la forment sont chargées d'histoire, comme l'attestent une merveilleuse cathédrale, juchée telle une citadelle, et ce château qui surplombe la ville sans la dominer. Ville cossue, aux proportions monumentales mais trouée de jardins et de parcs, et de plus située entre les vignobles grimpeurs qui l'enserrent de toute part et le miroir calme du Léman.

Ville impériale, et qui fut militaire et passionnée, avant la quiétude un peu satisfaite d'aujourd'hui — mais quel service ne rend pas à la civilisation cette tranquillité helvétique que les Suisses imprudents (et prudents tout de même...) dénoncent en pays vaudois comme à Zurich ? Et tour à tour l'illustrent Théodore de Bèze, Voltaire qui y écrit « Zaïre » (il eût pu mieux choisir pour la gloire de Lausanne...), Gibbon qui y termine « L'histoire de la chute de l'empire romain », Byron et son « Prisonnier de Chillon », Sainte-Beuve avec « Port-Royal », Mickiewicz, Pareto, Walras... Si l'on évoque enfin le souvenir de Mme de Staël, de Benjamin Constant, de Joseph de Maistre, on conviendra que Lausanne, avec ses cinq facultés et ses grandes écoles fréquentées par de nombreux étudiants étrangers, placée de surcroît au carrefour des mondes français, allemand, italien, honorait la Conférence plus encore qu'elle n'en était honorée.

Silhouettes

Désignés par les conseils nationaux du Mouvement européen, cent quatre-vingts délégués environ prirent part à la Conférence, venant de 22 pays différents (satellites de l'U.R.S.S. compris, mais représentés par des émigrés, ainsi que l'Espagne ; et l'on comptait un délégué de nationalité portugaise).

Le président de la Conférence était M. Salvador de Madariaga : un homme sorti tout droit du XVIII^e siècle, grand seigneur libertin, courtois, raffiné et sceptique, capable, comme disait le recteur de l'Université de Lausanne après une conférence-feu d'artifice prononcée à « l'Aula », de traiter avec le sourire des choses les plus sérieuses.

Neuf vice-présidents : c'est beaucoup ! (mais il ne fallait froisser personne). Voici M. Casati, sa barbe fluviale et sa finesse latine ; M. Etienne Gilson, bourru et direct ; M. Kenneth Lindsay, député des universités britanniques aux Communes, affable, précis, présidant avec doigté et fermeté la commission des échanges ; M. Jean Sarrailh, recteur de l'Université de Paris, à l'humanisme teinté d'accent méridional. Gardons pour la fin l'étonnante figure de M. Carlo Schmid, 1 m. 90, 130 kg., montagne de chair couronnée par un visage très mobile malgré le triple menton, homme d'une haute culture, parlant un français impeccable, vice-président de l'Assemblée de Bonn qui, malgré son appartenance au nationaliste S.P.D., s'affirme sincèrement européen.

J'en aurai fini avec les « officiels » lorsque j'aurai montré Denis de Rougemont, rapporteur général et cheville ouvrière de cette Conférence, toujours sur la brèche et toujours aimable malgré sa face ravagée par le manque de sommeil, ou Raymond Silva soucieux, tendu, somnambulique et ubiquiste, ayant l'œil à tout et n'oubliant rien.

Il me reste tout de même M. Paul-Henri Spaak, « officiel » d'honneur (et président idem de la Conférence), qui n'est jamais si dynamique que lorsqu'il se met en colère. Or, le jeudi 8 décembre, le président de l'Assemblée européenne était très en forme. Cela se passait au théâtre municipal, empli d'une foule dense et sympathique. Sur la scène, faisceaux européens (tous les drapeaux d'Europe liés par une corde blanche timbrée du fameux E vert), fleurs rouges et palmes. Au fond un orchestre de chambre avait pourtant joué du Bach ; et le chef du gouvernement vaudois puis le conseiller fédéral M. Etter — encadré par deux huissiers en cape verte et blanche : couleurs vaudoises, couleurs européennes... — prononcé des paroles d'accueil et d'espoir. Mais M. Spaak était en colère, nous le vîmes, l'entendîmes, applaudîmes...

Pourquoi cette ire ? La *Gazette de Lausanne* du matin même (ce journal qui honore le journalisme, la Suisse et l'Europe) avait publié une lettre ouverte de M. Virgil Gheorgiu à Denis de Rougemont, avec la réponse de celui-ci. L'auteur de la *Vingt-cinquième heure*, invité à se rendre à Lausanne, exposait les raisons de son abstention probable : pour l'Europe, nous serions aussi au delà de l'espoir, il serait trop tard, tout juste pourrions-nous jouer avec une illusion. Dans sa réponse, Denis de Rougemont prouvait au grand écrivain roumain que l'Europe existe encore puisqu'il pouvait s'exprimer... (Mais l'a-t-il convaincu ?) Et il en appelait au « pessimisme actif » de tous ceux qui savent qu'il est « moins cinq ». Mais M. Gheorgiu avait aussi attaqué les hommes politiques, et nommément M. Churchill. Entre présidents d'honneur du Mouvement européen, il y a de la solidarité... M. Spaak prit la défense des politiques. Je dirai que ce qui me toucha le plus dans son discours véhément — par moments pathétique — ce furent moins les classiques citations de Valéry (« *Nous autres, civilisations...* ») que la leçon en filigrane : des hommes ont pu se tromper ; il n'empêche que le sauvetage d'une culture (et plus encore d'une civilisation) est œuvre politique au premier chef.

L'ambiance était créée. Atmosphère de polémique courtoise, un peu littéraire peut-être, indignations polies, remous flatteurs. Tout y était... jusqu'à M. Virgil Gheorgiu qu'on vit pendant quatre jours arpenter les couloirs (ou plutôt le couloir unique, si peu discret, parallèle aux salles de séance, du riche Tribunal fédéral qui nous abritait sous ses marbres neufs). Un homme bien sympathique : mince, noir, racé, d'une exquise urbanité, c'est un écorché vif que ne quittent pas un instant le souvenir des malheurs de son pays et celui de ses propres souffrances. Et sans doute dans ses refus, dans ses rancœurs, dans ses compréhensibles injustices, il ne sait trop où aller, il n'arrive pas à s'évader d'une négation désespérée. Mais son cri allait au-

delà de toute littérature. Il avertissait une assemblée tentée par l'académisme que c'est de notre vie et de notre mort qu'il s'agit, et du destin des plus hautes valeurs humaines. Trop tard ? Non, puisque sa seule présence invitait à l'action.

Autres signaux d'alarme, ceux que, de façons différentes comme on s'en doute, actionnèrent tout à tour le P. Chaillot dans son sermon à l'église catholique de Lausanne rappelant le dimanche 11 décembre que le Pape recevait treize mois plus tôt, jour pour jour, les congressistes fédéralistes de Rome, et aussi que l'Europe, c'est peut-être un peu de chrétienté... — ce qu'on a trop peu dit à cette Conférence — ; M. Gabriel Marcel, dans la haute communication lue par M. André George, et qu'il a bien voulu autoriser « Fédération » à reproduire; M. David Rousset enfin, à l'éloquence directe et à l'impressionnante carrure, stigmatisant l'imposture de l'U.R.S.S. qui forge la tyrannie au nom de la liberté, mais mettant son auditoire en garde contre l'inanité d'une attitude purement défensive — pour autant qu'on ne cherche pas « une troisième voie » dans une sorte de stalinisme sans Staline, ce qui ne ferait que déplacer l'imposture, cette volonté de refuser les faux dilemmes ne peut qu'être sympathique aux fédéralistes. ⁽⁴⁾

Les travaux des commissions

Rarement conférence fut mieux organisée. Rendons-en grâce au Bureau d'études, au Comité d'organisation que dirigeaient MM. Marcel Pilet-Golaz et Henri Genêt, à tous les dévouements bénévoles du service de documentation, du service des stencils, de celui de la presse, etc... Tous les congressistes reçurent un dossier qui chaque jour se gonflait régulièrement. D'abord un rapport général établi par Denis de Rougemont à partir d'une quarantaine de rapports particuliers, sur les sujets les plus divers : enseignement, éducation, circulation des livres, presse, questions juridiques, etc. etc... ⁽⁵⁾ On lira dans ce numéro la fort belle présentation qu'en fit le rapporteur à la première séance de travail. Il y exposa en même temps les raisons et les buts de la Conférence. Puis un rapport sur le Centre européen de la culture, dont l'Assemblée de Strasbourg a approuvée le principe, un autre sur le Collège d'Europe à Bruges, sa session expérimentale de cet été ainsi que les modalités et les possibilités de sa pérennisation ; enfin, tous les rapports particuliers, auxquels j'ajoutèrent des notes et des communications diverses, des projets de résolutions, etc...

Une chose est certaine : jamais, comme le soulignait Denis de Rougemont dans son rapport, un tel effort d'investigation n'avait été tenté sur le plan culturel européen. Aussi, la documentation réunie à l'occasion de cette conférence est extrêmement précieuse. Nul ne pourra désormais traiter de la vie intellectuelle du continent sans s'y référer. Il faut souhaiter que cet ensemble absolument original puisse être bientôt publié intégralement.

Que dire des travaux des trois commissions : enseignement-éducation, échanges, institutions ? Le détail des résolutions serait ici fastidieux. Qu'il me suffise de noter que l'accent, quant à la question des échanges, a été mis sur la liberté. Il s'agissait là beaucoup plus de faire sauter des barrières que de créer des institutions. Deux points à souligner : toute direction étatique est condamnée ; par contre la décentralisation est conseillée, ainsi que la consultation des Eglises, des universités, des associations de jeunesse, des syndicats, etc... et leur collaboration mutuelle. Voilà du fédéralisme pratique. Mention particulière est faite des livres d'étude et des revues spécialisées, qui devraient être mis « hors contingent » ou bénéficier au moins d'une priorité en devises. Radio, cinéma, télévision ne sont pas oubliés. En outre, la Conférence recommande l'enseignement d'une langue de large diffusion. Une bagarre eut d'ailleurs lieu à ce sujet entre tenants du seul français, et partisans de deux langues « privilégiées ». On s'en tint finalement au français et à l'anglais, simultanément. ⁽⁶⁾

En matière d'éducation et d'enseignement, les vœux ne sont pas très différents. On insiste surtout sur les échanges de professeurs, l'accueil des universitaires exilés, les bourses de voyage pour étudiants, etc... Une institution est proposée : un Conseil universitaire européen, auquel seraient dévolues des fonctions de coordination, ainsi que la tâche d'agrèer les manuels d'histoire et d'instruction civique. ⁽⁷⁾ Les adultes ne sont pas oubliés : retenons la suggestion de voyages collectifs organisés sur une grande échelle, de concours professionnels intereuropéens, de stages techniques internationaux, etc...

Quant à la commission des institutions, c'est elle qui a — dans un bocal de bienveillance réciproque —

connu le plus de tempêtes. Nombre de congressistes en effet se méfiaient d'organismes culturels européens. De longues discussions s'élevèrent à propos d'une éventuelle Université européenne. Finalement il fut décidé de transformer l'actuel Bureau d'études en un véritable *Centre européen de la culture*, qui n'aurait heureusement d'ailleurs rien d'un « praesidium » de l'esprit : il se bornerait à dresser l'inventaire des forces culturelles de l'Europe, à coordonner les efforts actuellement dispersés, à rassembler la documentation nécessaire, à promouvoir le sentiment européen parmi les peuples. En outre, le *Collège de l'Europe*, à Bruges, devrait former les « grands commis » de la future Fédération européenne ; mais il faut d'abord obtenir du Conseil de l'Europe qu'il veuille bien le prendre à sa charge, au lieu de laisser ce soin au gouvernement belge et à la ville de Bruges. Le même problème se pose pour l'*Institut de science nucléaire* proposé par MM. Louis de Broglie et Raoul Dautry, tout comme pour le *Fonds européen* d'aide aux intellectuels émigrés, sinon pour la commission de juristes prévue pour poser les bases juridiques communes de l'Europe, c'est-à-dire pour préparer cette Cour suprême de Justice qui reste la grande revendication des « européens » lucides.

Une conférence nécessaire

Oui certes, le « nerf de la guerre » est aussi celui de la paix, et singulièrement de l'Europe... Tout ce qui a été proposé à Lausanne est en principe excellent (même si, comme certains « libéraux », on s'inquiète de ce que pourrait devenir le Collège de Bruges par exemple). Il y faudra de l'argent ; entendons une source et un administrateur, des finances et une autorité. J'y reviens, car on ne peut faire autrement. Et même pour simplement « désentraver » (pour reprendre une expression fort courue à Lausanne) les échanges intellectuels : qui forcera les Etats à lever d'absurdes restrictions, sinon un pouvoir européen ? Et qui montera la garde aux marches de la civilisation occidentale, sinon le soldat ? On en revient donc au problème politique, qu'on avait d'ailleurs obligatoirement abordé lorsque les débats sont venus sur les échanges entre l'Est et l'Ouest.

Mais, même si les résolutions lausannoises demeurent symboliques (ce qu'à Dieu ne plaise !) cette Conférence européenne de la culture n'aura pas été inutile. Bien au contraire. Elle a permis à des hommes de bonne volonté, dont quelques-uns assez considérables, de se rencontrer, de se connaître, de se comprendre. M. Salvador de Madariaga a insisté à plusieurs reprises sur le fait qu'il ne s'agit que d'une première prise de contact. Souhaitons-le, et que le succès de cette expérience décide enfin à faire se déranger, la prochaine fois, certains « grands » qui ont préféré rester au chaud dans leur précaire tour d'ivoire...

Et puis, si l'on n'est pas toujours allé jusqu'au fond des problèmes (le pouvait-on en cinq jours ?), il n'y a pas eu de clans à Lausanne, conférence sans coulisses. On peut dire que, sauf l'exception stalinienne, toutes les familles spirituelles de l'Europe étaient représentées. Si l'on néglige quelques louables mais dangereuses tentations de syncrétisme et que les discrétions inopportunes, on peut dire qu'elles se sont toutes affirmées, qu'elles se sont toutes admises les unes, les autres, et, ce qui est mieux, qu'elles ont compris la nécessité de leur coexistence. L'Europe une et diverse, je n'ai jamais mieux compris cette formule que depuis le 12 décembre.

Enfin, nous avons vécu cinq jours dans un pays hautement civilisé, chaudement accueillant, modèle et témoin de l'amitié européenne. Cela compte. Ainsi que l'air net des bords du Léman, le château de Chillon aux chandelles et ces vins vaudois solides et fins comme l'œuvre de Ramusz. Images aussi de la culture, de celle qui parle au cœur et aux sens en même temps qu'à l'esprit.

(1) voir le numéro 41 de « Fédération » (juin 1948)

(2) Il ne faut pas confondre cette conférence sociale du Mouvement européen avec les États généraux du Travail et de la Production que, sur l'initiative des fédéralistes, doivent convoquer ce printemps à Bruxelles les organisations syndicales de toutes les catégories de producteurs européens.

(3) On lira dans ce numéro le discours d'ouverture de M. Salvador de Madariaga, la présentation du rapport général de M. Denis de Rougemont, le message de Gabriel Marcel lu par M. André George, une allocution de M. Carlo Schmid, vice-président de l'Assemblée de Bonn et une communication de M. Henri Brugmans.

(4) Lors d'une conférence de presse, M. Rousset est revenu sur ce sujet, sans d'ailleurs expliciter positivement sa pensée. Mais c'est un homme qui cherche.

(5) Signalons en particulier, l'excellent rapport de M. Jean Bayet sur l'enseignement, celui de notre ami Louis Salleron sur les échanges culturels en Europe, celui d'Henri Brugmans sur le rôle du Collège de Bruges, celui d'Alexandre Marc sur les problèmes de l'éducation par le travail.

(6) Il est à remarquer que, sauf exception rarissime, tous les débats, de commissions ou de séances plénières, eurent lieu en français – et que la traduction en anglais ne fut effective qu'à raison de 50% à peine.

(7) Une telle suggestion nous fait sauter à pieds joints dans le domaine politique si l'on ose dire. Elle n'a aucune chance de se voir adoptée sans autorité européenne : c'est d'une clarté aveuglante et décisive.